

Trophées Séquences Bois 2025

GOFFIN Pauline (candidate individuelle)

Illustratrice - Architecte HMONP

06.21.69.45.93

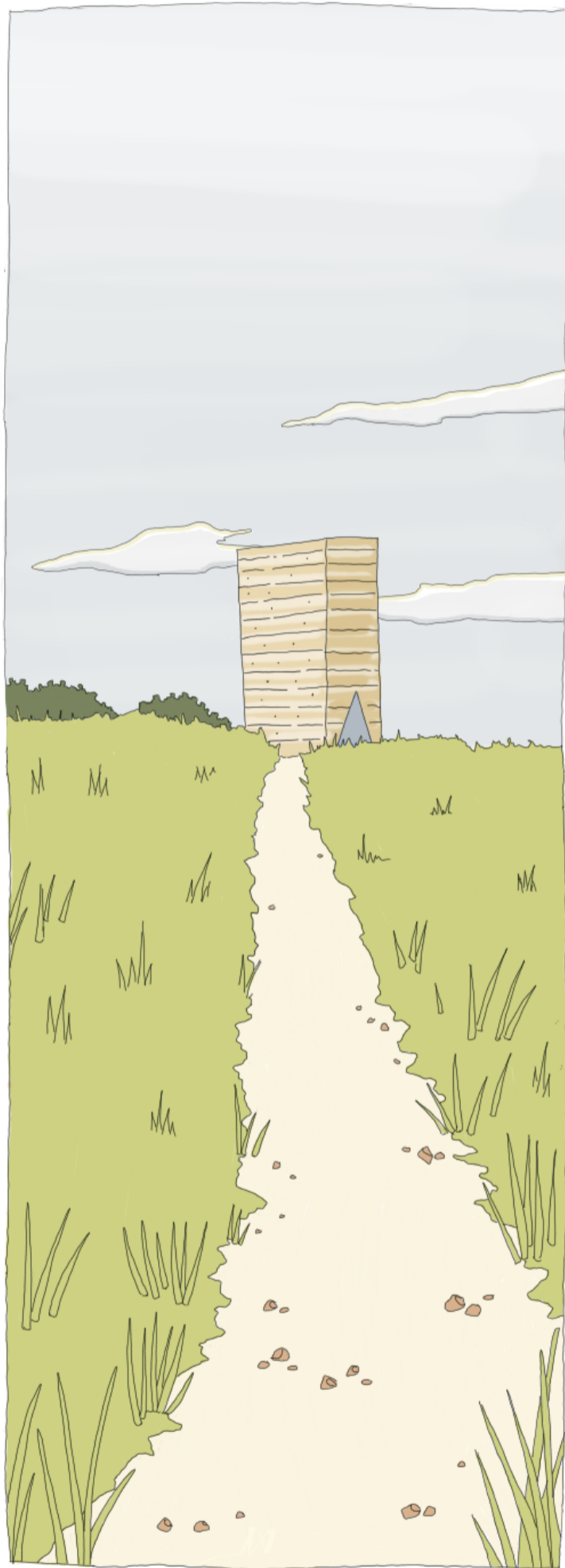
contact@atelier-nord.com

Titre de la proposition

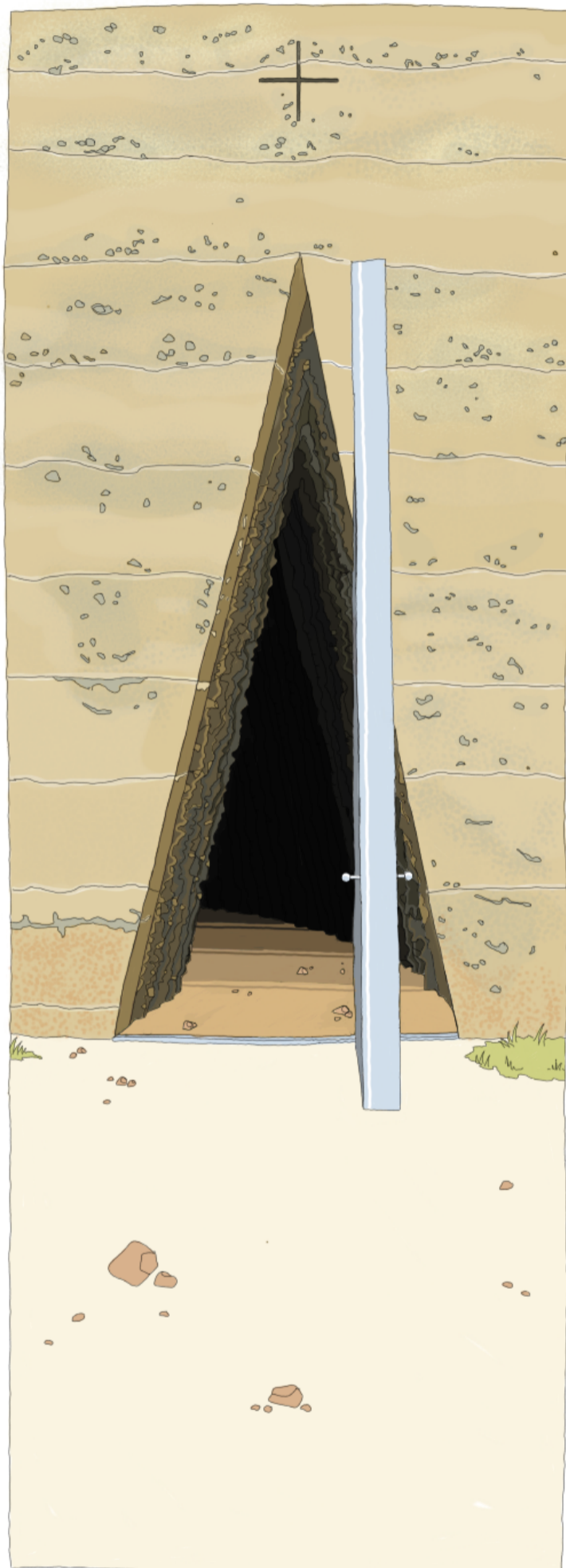
Là où la forêt brûla

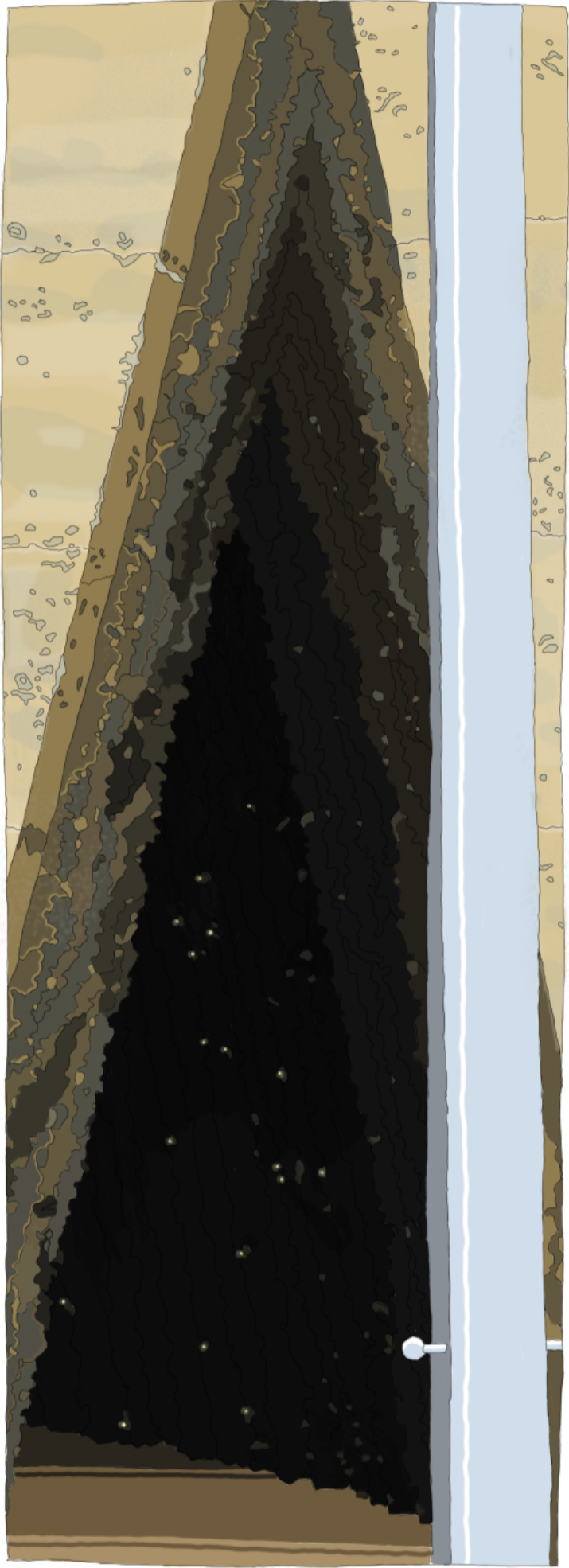
Forme de la proposition : poème illustré



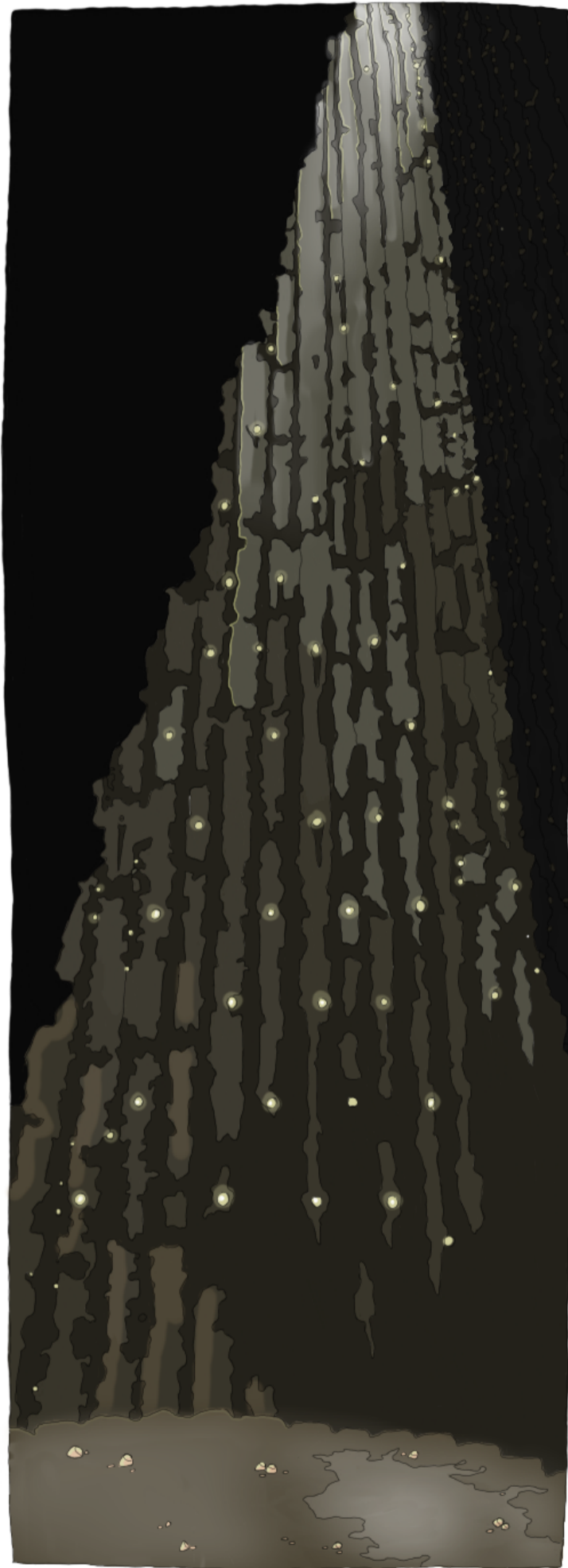


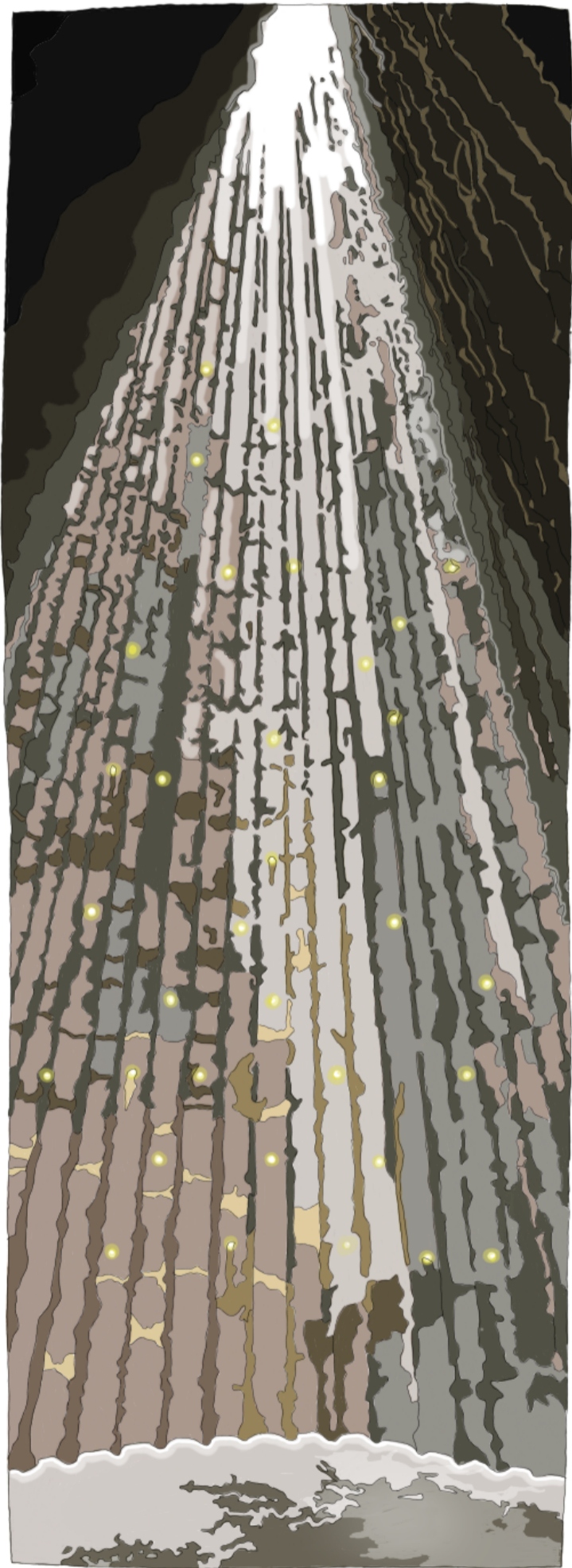


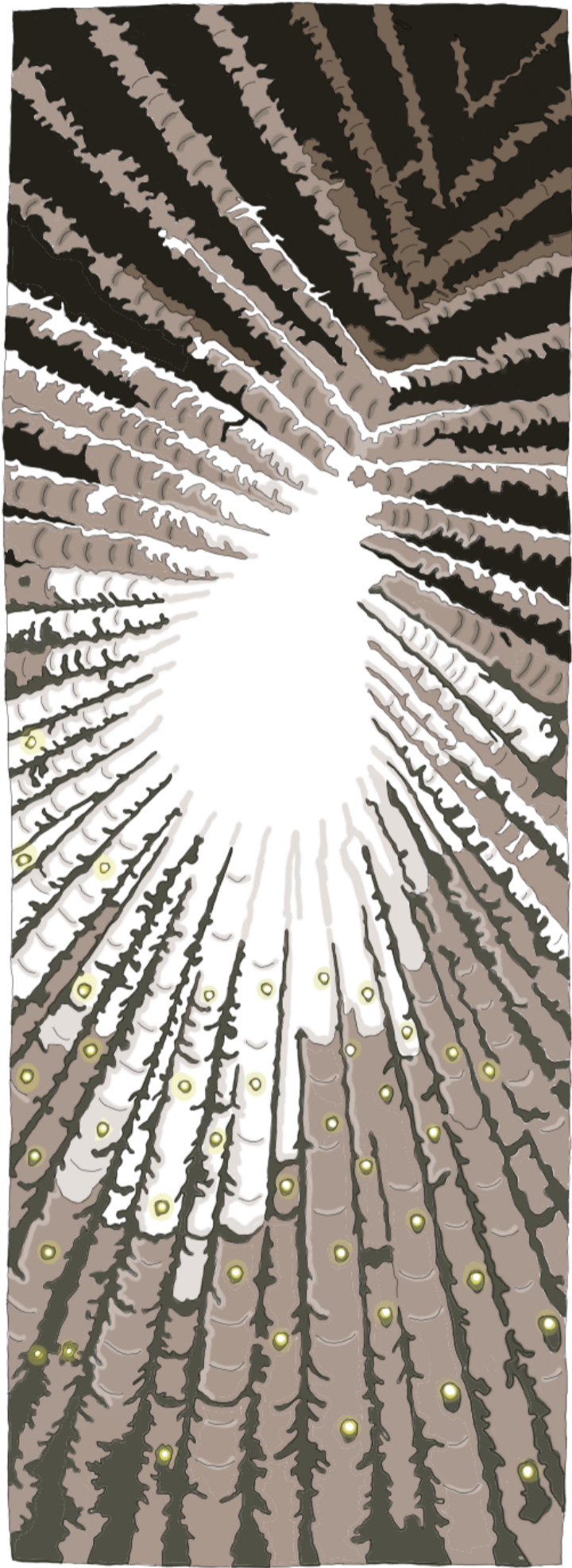




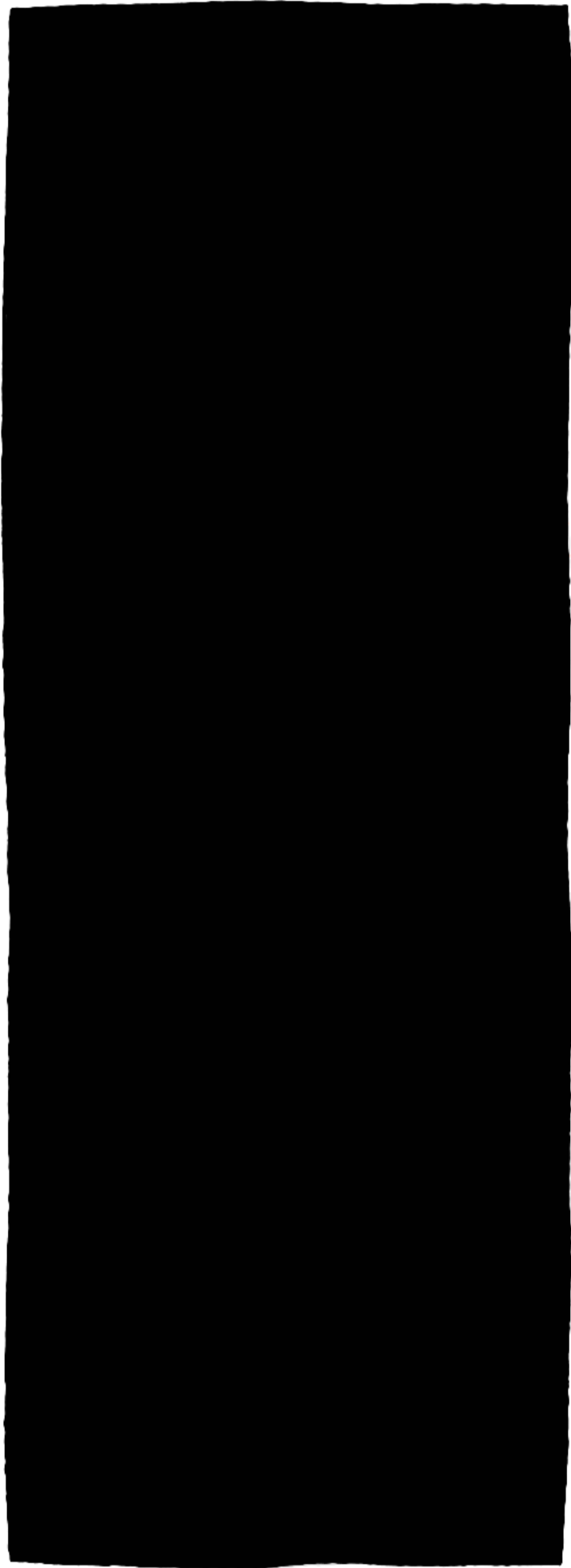




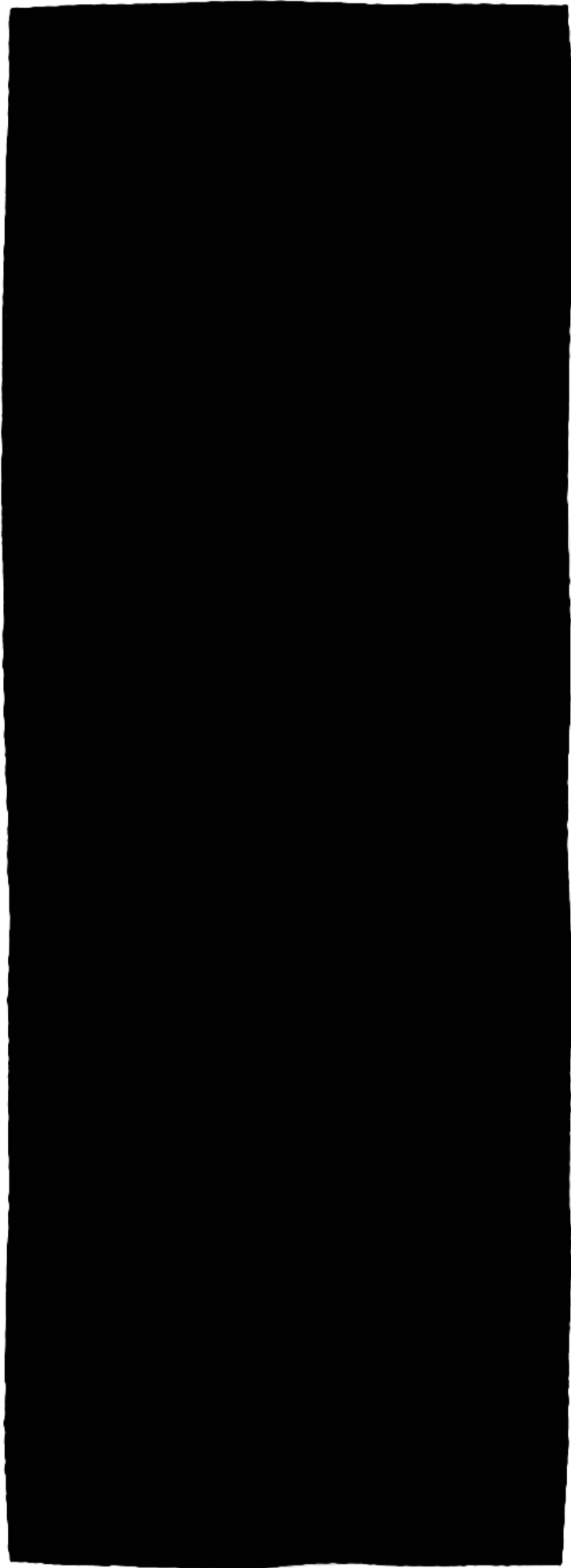


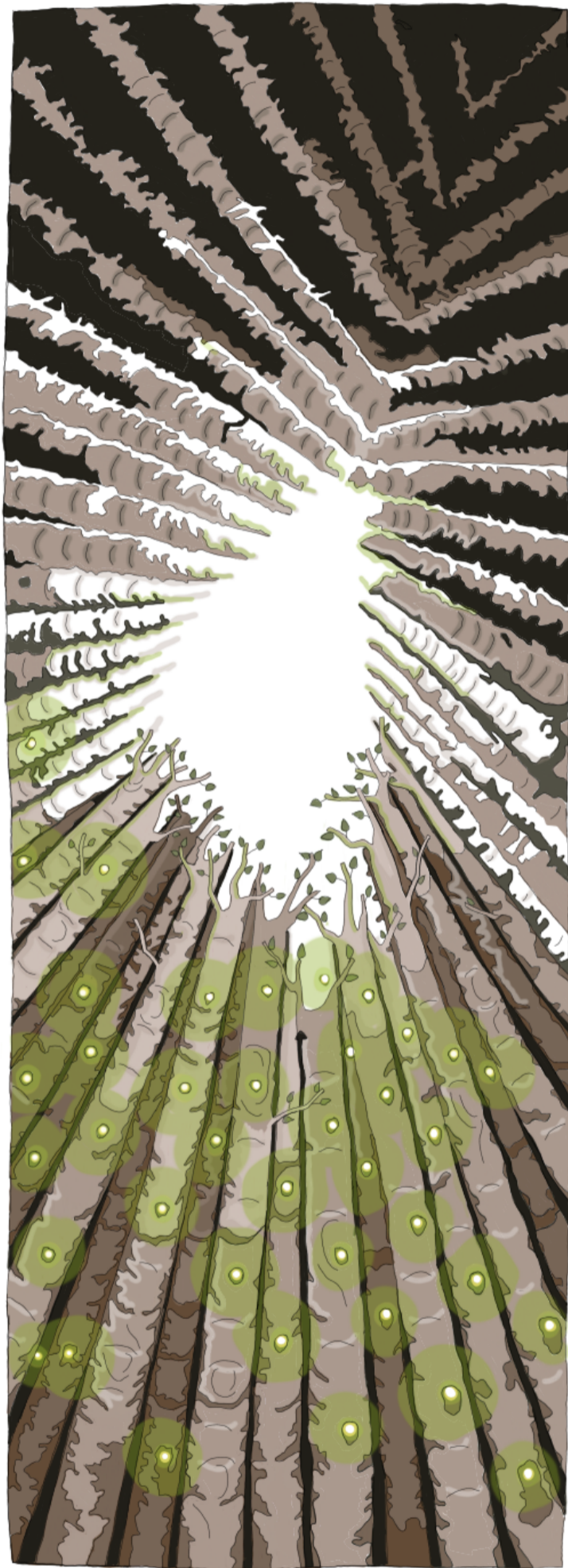


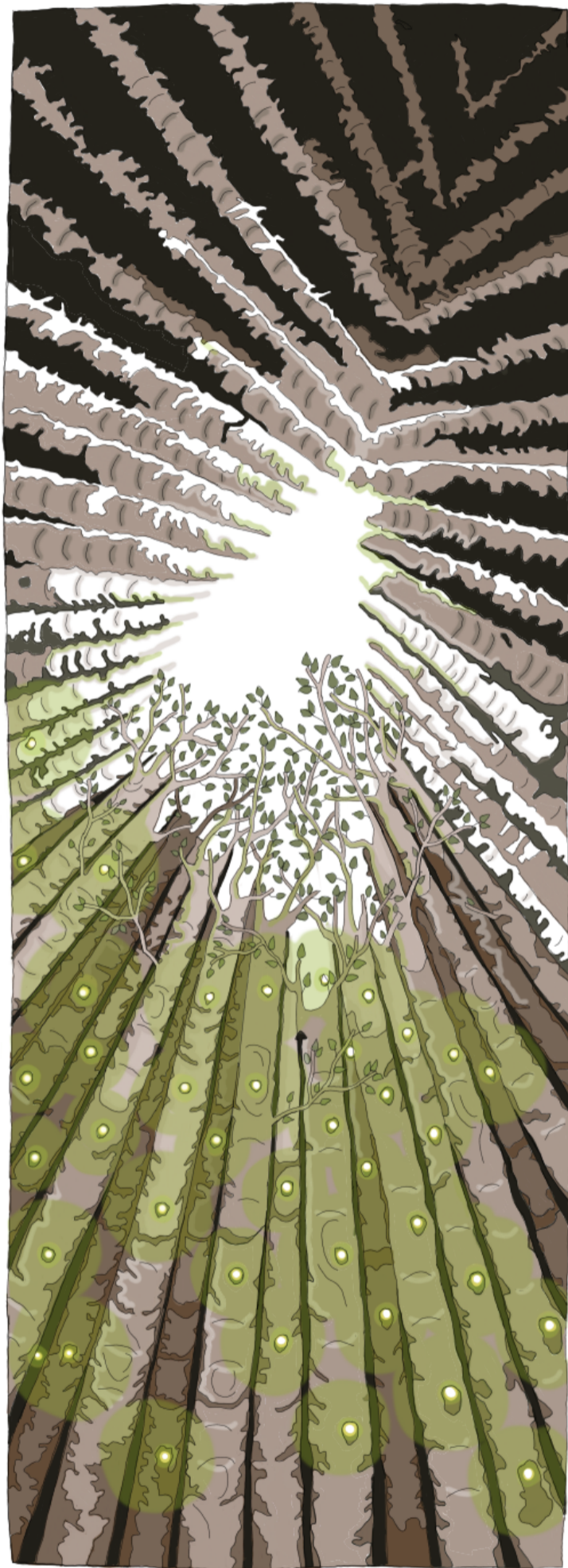


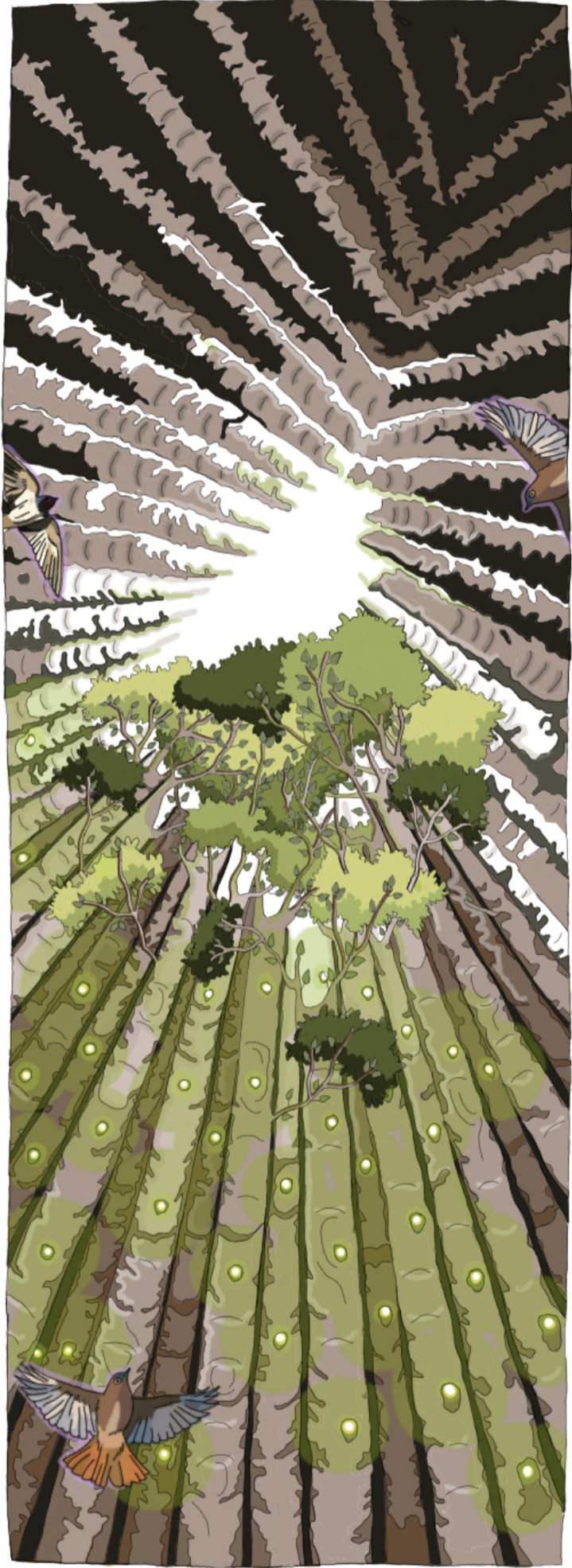














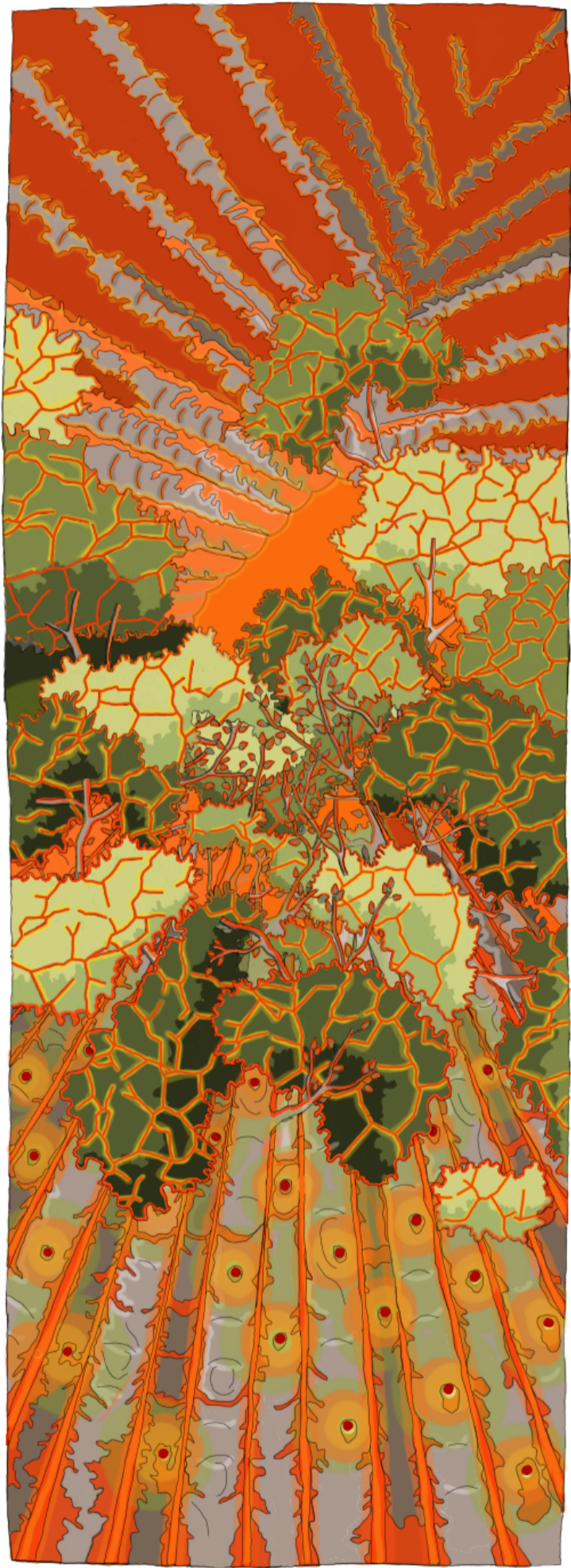




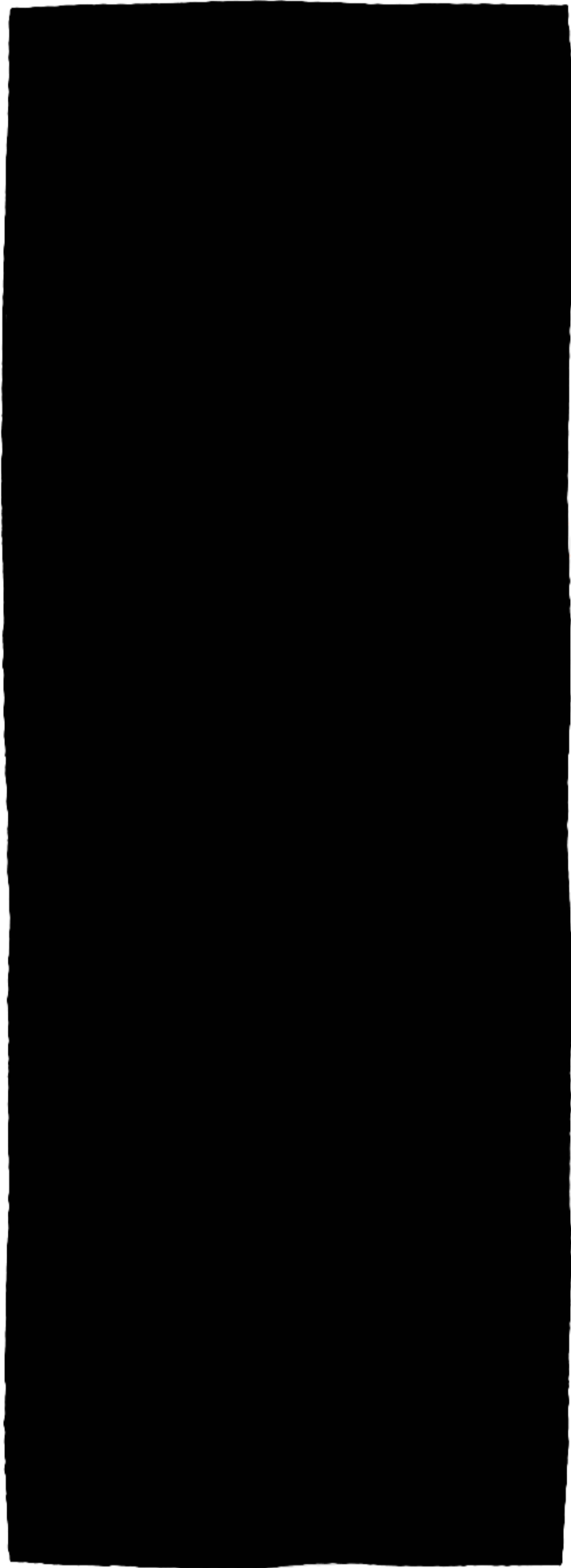




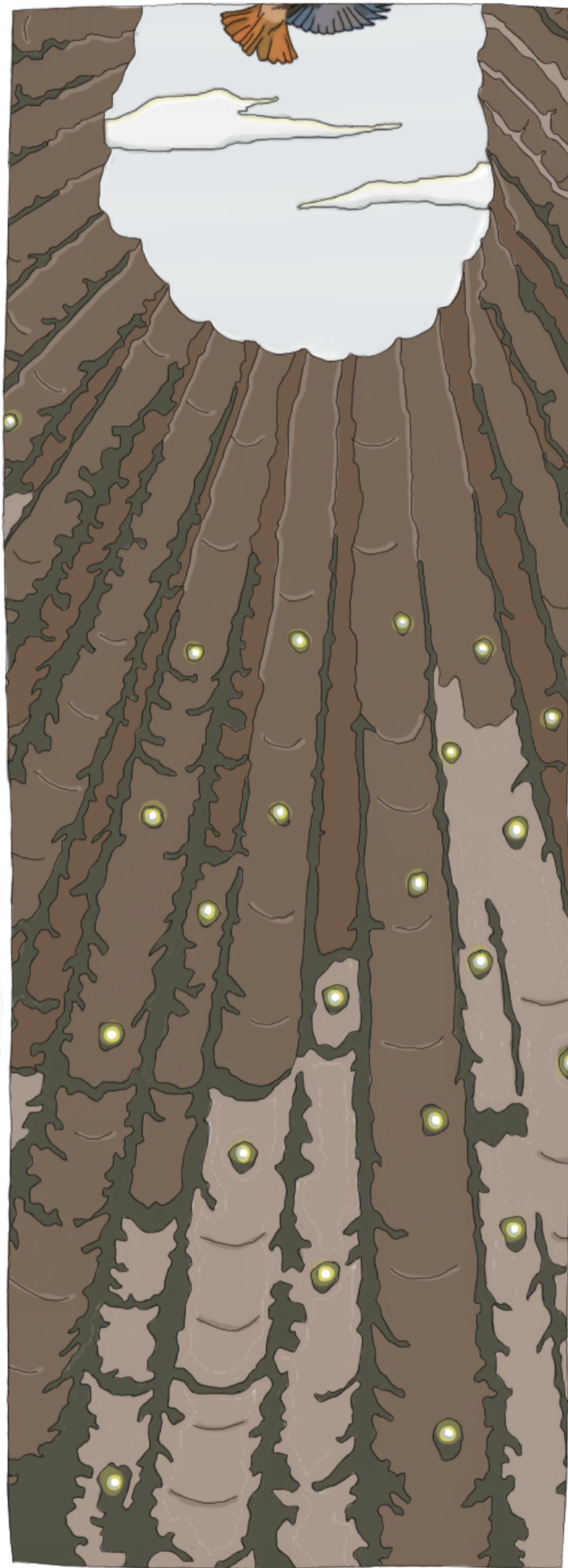
















Là où la forêt brûla

Il fut un temps
Où les arbres rêvaient debout,
Prisonniers d'une forme
qu'aucun vent ne tordait.

Puis vint le feu,
non comme un châtement,
mais pour révéler l'absence.

Et là dans le silence du sol,
le lieu, de sa propre mémoire,
laissa surgir une forme,
un corps forgé dans l'origine.

Des troncs, les apôtres de suie,
on ne garda que la mémoire verticale.
Le béton s'en fit l'ombre,
comme on bâtit une ruine à rebours.

Ils furent là, ouvriers sans clou,
offrant leur bois à l'invisible,
s'effaçant sans témoins.

Nul ne les voit,
ceux sans qui rien ne tient,
ni mur, ni ciel, ni recueillement.

Et pourtant,
on jurerait sentir l'écorce,
sous le bout du doigt,
dans l'écho du silence.

Annexe

Oeuvre architecturale représentée : Brüder Klaus Field Chapel, Peter Zumthor, 2007

Un jour d'été 2015, j'ai roulé 4h dans la campagne allemande. Je venais d'obtenir mon diplôme et avais, comme beaucoup, organisé mon premier été d'architecte en pèlerinage, sur les traces des bâtisseurs que j'admirais.

J'ai roulé 4h, donc, et marché les 20 minutes nécessaires pour atteindre la gigantesque porte triangulaire de la Brüder Klaus Field Chapel, plantée au milieu de son potager de choux.

La porte était fermée.

Je n'ai jamais pu rentrer dans la chapelle.

J'ai collé mon oeil sur toutes les bulles de verre à ma hauteur, pour tenter d'en percevoir des bribes ... mais tout ce que la chapelle a accepté de dévoiler d'elle-même, ce sont des formes floues.

Alors je m'en suis créé un imaginaire, à partir des images que j'en avais vues, et des histoires que j'en avais lues.

Je me rappelle avoir été saisie par la singularité géniale du processus et la puissance matiériste de son résultat ... puis dérangée, à quelque endroit de mon intime conviction, par le sacrifice de la matière vivante au profit de la matière inerte et de la beauté plastique et sensorielle.

En quoi est-ce différent, pourtant, de tous les processus qui prennent appui sur le bois -au sens propre comme au figuré, pour sortir l'architecture de terre ? Tous les coffrages, échafaudages, mannequins, banches, chevêtres, cales, piquets, palettes, panneaux, ces "ouvriers sans clou", que l'on oublie bien avant que le ruban soit coupé et que l'on s'extasie ?

La différence, peut-être, c'est qu'ici on cristallise, on scénarise la trace de ce passage. Est-ce une dénonciation, ou un hommage par l'exemple ? Est-ce que la trace répare l'effacement ? J'apprécie de rester dans l'espace de réflexion ouvert par ce point d'interrogation. Mais il me semble, à moi, qu'une architecture de bois, c'est autant ces ouvriers invisibles que celle qu'on revendique.